

NOUVELLE TOILE PRESENTE

RUE DESCITÉS

« UNE OEUVRE QUI N'A PAS
FROID AUX YEUX »
MICHEL GONDRY

UN FILM DE CARINE MAY ET HAKIM ZOUHANI

SCENARIO ET MISE EN SCENE CARINE MAY ET HAKIM ZOUHANI PRODUCTION DELEGUEE NOUVELLE TOILE EN COPRODUCTION AVEC FERRIS & BROCKMAN ET HORS CADRE AVEC TAREK AGGOUN MOURAD BOUDAQUD PRESYLIA ALVES MOUSSA BARRY
ET LA PARTICIPATION DE FADILA BELKEBLA HOCINE BEN FATSAH BOUYAHMED DIDIER DAENINCKX MOURAD KHIMA THOMAS PITIOT DAVID SEIGNEUR IMAGE BENOIT TORTI ET MARIANNE TARDIEU SON PHILIPPE SCHILLINGER ET CLEMENT MALEO
DIRECTEUR DE PRODUCTION KHIR-DIN GRID MONTAGE NADEGE KINTZINGER MIXAGE SON SAMUEL BEAUCAMPS AVEC LA PARTICIPATION DU CENTRE NATIONAL DE LA CINEMATOGRAPHIE ET DE L'IMAGE ANIMEE ET DU CONSEIL REGIONAL D'ILE DE FRANCE DISTRIBUE PAR ZELIG FILMS DISTRIBUTION

* île de France

CNC

acid
CINEMA
INDEPENDANT
POUR LA DIFFUSION

ZELIG
distribution

NOUVELLE TOILE PRESENTE

RUE DES CITÉS

UN FILM DE CARINE MAY ET HAKIM ZOUHANI

RELATIONS PRESSE
FLORENCE NAROZNY
6 PLACE DE LA MADELEINE
75008 PARIS
TEL : 01 40 13 98 09
FLORENCE.NAROZNY@WANADOO.FR

DISTRIBUTION
ZELIG FILMS
33, AV. PHILIPPE AUGUSTE
75011 PARIS
TÉL : 01 53 20 99 68
CONTACT@ZELIGFILMS.FR

DURÉE 1H08

DOSSIER DE PRESSE ET PHOTOS TÉLÉCHARGEABLES SUR
WWW.RUEDESCITES-LEFILM.FR

VISA N°130.374

AU CINEMA LE 5 JUIN



À Cannes, j'ai vu un film qui m'a scotché sur mon fauteuil: ***Rue des cités***.

L'envie des réalisateurs était de réagir, de donner leur point de vue sur un reportage fabriqué qui trainait leur quartier dans la boue. Ce genre de motivation, c'est ce qui fabrique du nouveau. On n'est pas là pour faire du cinéma en disant des platitudes du genre "les films sont des trains qui avancent dans la nuit", on est là parce qu'on s'est foutu de nous à la télé et ça ne va pas se passer comme ça. Et on fait un film magnifique. Une œuvre qui n'a pas froid aux yeux quand elle montre le quotidien des gens dont elle parle, mais qui découpe et passe au prisme la complexité d'une ville comme Aubervilliers. Et le résultat est mi fiction, mi-documentaire... Une forme étrangement nouvelle qui m'écarquille les yeux.

Cet homme écrivain, qui parle d'un Aubervilliers ignoré de la littérature et du cinéma français, mais qu'il retrouve dans la littérature américaine. Et je pense à Série Noire de Corneau avec Patrick Dewaere. Corneau qui, avec Georges Perec, avait transposé un roman américain dans une banlieue parisienne pour signer un film mémorable.

Cet écrivain nous parle d'un Aubervilliers qui semble différent, mais qui est pourtant le même que ceux de nos jeunes protagonistes qui se débattent pour passer le temps jusqu'à la journée suivante. Ils ne sont pas tendres avec eux-mêmes, mais nous le sommes en les voyant. Il y a cette jeune femme qui a dû ajuster son mode d'expression pour travailler à Paris. Elle a une honnêteté perçante, cette jeune fille, et nous propose encore une autre perspective sur sa ville. Je me souviens aussi du mec qui a chourré le gâteau d'anniversaire de son petit frère, qui s'engage à payer quand ses fonds le lui permettront.

Voilà, je ne fais que décrire ce film étrange et génial, car je ne sais pas quoi faire d'autre, sinon vous dire que j'aime ces deux potes qui se supportent difficilement mais n'ont pas d'autre choix que de continuer à se supporter. Il sont super attachants, l'un drôle et parfois ridicule, l'autre d'une humanité et une lucidité peu communes. Ils font les acteurs et sont aussi justes que ceux qui témoignent. Et permettent à nos deux réalisateurs d'accomplir le miracle qu'est ce film.

MICHEL GONDRY

On n'imagine pas la soif d'images qui existe de l'autre côté du périph'. Pas simplement pour les regarder, les discuter, mais pour les penser, les fabriquer.

Une manière de ne pas être réduit au cadre choisi par d'autres. De dire que ce qui existe à ses marges est aussi important que ce qui se joue au centre.

C'est cette exigence qui a construit le projet de Carine May et Hakim Zouhani.

L'irruption de cette jeunesse sur les toiles, côté plateau ou côté caméra, est irréversible.

En témoignent l'installation de la Cité du Cinéma à Saint-Denis et de l'Usine à Films de Gondry à Aubervilliers. Et ce n'est qu'un début.

Comme disait Galilée parlant de ma banlieue : "Et pourtant, elle tourne !".

DIDIER DAENINCKX

SYNOPSIS

ADILSE A 20 ANS. PLUTÔT TAISEUX ET SÛR DE LUI, IL VIT EN BANLIEUE.

SA VIE SE RÉSUME À GLANDOUILLER DANS LE QUARTIER AVEC SON MEILLEUR POTE MIMID, DRÔLE ET ATTACHANT.

CE JOUR-LÀ, SON GRAND-PÈRE A DISPARU. ADILSE LE CHERCHE DANS LA CITÉ.

À TRAVERS LEUR PARCOURS, ON DÉCOUVRE UN TERRITOIRE SOUVENT DÉCRIÉ, OÙ L'APPÉTIT DE VIVRE PREND POURTANT LE PAS SUR LE BÉTON.



ENTRETIEN AVEC CARINE MAY ET HAKIM ZOUHANI

NH : Le titre « Rue des Cités » est le nom d'une artère d'Aubervilliers et votre film s'ouvre sur un superbe slam de Hocine Ben sur sa ville. Vous avez voulu faire une déclaration d'amour à Auber?

HZ : Une déclaration d'amour, oui. Mais c'était surtout l'envie de regarder cette ville en face, avec ses bons et ses mauvais côtés, loin des stéréotypes et des images véhiculés par les journalistes qui dénigrent la banlieue.

CM : Le slam s'appelle Au bercail. Hocine est face caméra, seul. Le ton est donné ! Dès le départ du film, on se réapproprie cette ville avec nos mots, prêt à la regarder en face...

NH : Quelle est la genèse de ce projet, son point de départ?

CM : Le point de départ, c'est un reportage sur France 2, en janvier 2004, avec vol de moto, jeunes cagoulés, voyous de quartier, ambiance glauque. Un reportage bidonné. On reconnaissait tout, les rues, les immeubles, les voisins... sauf Aubervilliers. Une ville que l'on connaît bien puisqu'on y a grandi. Les habitants avaient été choqués, et blessés. Un vrai tollé. On s'était toujours dit, à l'époque, qu'on ferait un film sur notre ville, cette fois, avec authenticité et justesse. Nous étions lassés par ces fausses représentations, qui ont cassé des choses, et ont transformé le rapport à l'image et à la caméra, rendu désormais difficile. Il y avait cette envie de raconter la vie des quartiers populaires. C'est un cinéma qui nous manque aujourd'hui. Et comme le dit Didier Daeninckx dans le film, « si on n'est pas dans l'imaginaire, on n'existe pas ».

HZ : On voulait un droit de réponse, montrer que vivre en banlieue est plus complexe que ce qu'on veut bien en raconter. Filmer la vie dans ces quartiers populaires, cela ne peut pas se faire avec distance et mépris. Comprendre

cette vie, c'est s'immerger dans le tissu. Faire la chronique d'une ville et de ses habitants sur une journée, toutes générations confondues, loin des clichés de la drogue et des confrontations avec la police.

NH : C'est votre premier film et vous avez mis plusieurs années à arriver au bout...

HZ : Le film s'est fait dans l'urgence, avec une petite économie, sur plusieurs semaines. Et, l'année dernière, alors que l'étalonnage n'était même pas fini, nous avons obtenu une sélection à Cannes avec l'ACID (Association du Cinéma Indépendant pour sa Diffusion). Sacré chemin pour un premier film...

CM : Nous sommes partis pour Cannes... nous étions une trentaine. Avec tous les jeunes. C'était la première projection du film. Et une consécration pour tous, l'aboutissement d'une véritable aventure humaine.

NH : La forme de votre film est particulière. D'abord, vous avez choisi du noir et blanc, mais surtout, ce n'est pas un docu-fiction, mais une fiction dans la quelle vous avez inséré des témoignages. On suit la déambulation de Adilse et Mimid tout au long de la journée et les inserts documentaires viennent faire écho à leur journée...

HZ : On voulait aller à l'encontre des images véhiculées par la télévision, proposer un contrepoint en noir et blanc. C'est aussi par amour du cinéma, en hommage aux grands classiques, comme les films de Carné. Et bien sûr, on ne nie pas une forte influence du film de Mathieu Kassovitz, La Haine. Le noir est blanc est une décision prise dès le début de l'écriture du scénario.

On voulait faire une vraie fiction, pas un documentaire. On s'est entouré d'une équipe de techniciens professionnels, lesquels étaient secondés à chaque poste par des jeunes d'Aubervilliers.

CM : Il y a beaucoup de prismes dans le film. Notamment les archives noir et blanc du film Auber au coeur de Marc Pallain, qui lui-même s'était inspiré à l'époque de l'œuvre d' Eli Lotar, Aubervilliers (1945). C'était important pour nous de les avoir, elles témoignent d'une mixité sociale qui a disparu aujourd'hui. Multiplier les prismes, entre archives, témoignages documentaires, fiction, faux film et reportage télé, c'est aussi montrer tous ces points de vue différents, avec un lien suffisamment fort sur la totalité marqué par le noir et blanc.

HZ : On a vraiment voulu faire une fiction mais on voulait laisser aussi la parole aux habitants. Entendons-les, pour une fois. Il y a des témoignages tellement forts qu'on aurait difficilement pu les retranscrire en fiction.

NH : Paris dans votre film apparaît comme « une autre planète ». Il y a juste un périphérique qui sépare la capitale d'Aubervilliers mais ça semble être une véritable frontière?

CM : Aubervilliers est une ville qui touche Paris mais il y a des codes, un comportement spécifique, une communication qui n'a rien à voir. Une ville qui a son côté village, où tous ceux qui y habitent ont un terreau commun. Une densité énorme, certes, qui n'empêche pas le partage : beaucoup se connaissent, les jeunes font plein de choses ensemble. Il y a une sorte d'appartenance à cette ville, à son quartier. Il s'agit d'un cocon rassurant, fait d'amis, de famille, ceinturé par le périphérique, frontière bien ancrée, que l'on peut franchir, mais on ne le fait pas toujours spontanément. D'un côté comme de l'autre.

NH : Votre film est construit sur une seule journée où Adilse essaie de retrouver son grand père. Tout en trainant avec son pote Mimid dans le quartier, tous les deux font de multiples rencontres. Il y a un sentiment fort qui se dégage de leur journée, c'est l'attente....

CM : Ils sont déscolarisés depuis un moment, ils ne savent pas faire autrement que vivre au jour le jour, entraînés par la spirale du temps



qui passe, en apparence pour rien. Il y a le chômage, les difficultés, mais au delà de tout ça, ce sont des jeunes qui se cherchent. Adilse et Mimid sont comme deux frères qui partagent tout, et même s'ils n'ont les pieds dans rien, ils ont besoin de cet espace temps, de cette parenthèse. Ils sont encore dans une immaturité. Ils trainent, profitent l'un de l'autre, savourent ce temps précieux qui passe, vont réparer un scooter pour l'argent de la journée, et voilà... Ils ne se projettent pas à long terme. Peut-être même, malgré les difficultés, ces moments seront les meilleurs de leur vie. Ce vide, cette glande, ils les savourent... C'est toujours ça de pris!

NH : Les filles, au contraire sont à fond dans les activités...

HZ : Le territoire est occupé essentiellement par des mecs. Ils sont entre potes, c'est un cocon, et la question de savoir ce qu'il vont faire de leur vie, ils ne se la posent pas encore. Les filles, elles, se construisent plus vite, se projettent plus facilement. Elles multiplient les activités, et ont assez vite envie de partir, de quitter le quartier, comme la sœur aînée d'Adilse qui a déjà construit sa vie ailleurs. Mais les filles sont plus précoces partout !

NH : Adilse et Mimid sont tous les deux français issus de l'immigration. Lorsque Mimid rentre chez lui, sa mère, fatiguée de le voir trainer, finit par lui dire qu'il faut qu'il arrête de rêver, « qu'il ne sera jamais qu'un blé-dard! »

HZ : Toujours complexe cette vision des parents, ce décalage avec les enfants. Ils sont venus travailler en France. Moi, par exemple,

quand je retourne en Algérie, auprès de ma famille, je me sens parfois étranger alors que mes parents pensent que je suis autant Algérien qu'eux! Cette scène, c'est un peu l'expression du choc des cultures. Il y a pas mal de sujets, de thématiques qui provoquent l'incompréhension avec les parents. Il en ressort de nombreux tabous. Que ce soit sur les filles, sur l'amour, sur la façon d'organiser sa vie.

CM : Pour Mimid le problème est réglé depuis longtemps, il est français. Dans sa spontanéité et sa fraîcheur, il exprime son envie comme n'importe quel jeune: il est français, il veut un appart, être amoureux, vivre sa vie et surtout que sa mère le laisse tranquille! Même s'il rêve et qu'il est complètement à côté de la plaque!

NH : Les dialogues et les détails du langage des jeunes donnent une vraie vitalité à « Rue des Cités ».

HZ : On sent qu'il y a des mots d'argot qui passent de générations en générations, d'autres qui évoluent, et se transforment. Il était important de garder l'authenticité du langage, la plupart des jeunes parlent comme ça.

CM : La langue se vit comme une musique, pleine de poésie et d'images. Et l'humour est hyper important. L'art de la vanne, de manier les mots. Pendant le tournage, à chaque prise, il y avait de vraies pépites. Beaucoup de jeunes des quartiers populaires ont un véritable sens de l'humour, et parviennent à jouer avec le langage. Finalement on vanne quand on aime, rien n'est tabou, ce n'est ni agressif, ni gratuit...C'est une force, cette capacité à chambrer, à vanner. Une forme de résistance.

NH : C'est aussi pour ça, l'idée du film dans le film? Le moment où cette bande de mecs décide de se filmer et jouer les jeunes de banlieue, comme une auto dérision?

CM : Il y a plein de jeunes dans leur petit coin qui essaient de faire des choses. Cette bande de mecs a envie de poser une caméra et de

jouer, pour raconter eux-mêmes ce que les autres essaient de raconter à leur place.

HZ : Et puis, ça dérape, ils en font trop, ils font les guignols et leurs bonnes intentions de départ aboutissent à un film raté. Ils sont en représentation et n'arrivent pas à être sérieux, ils en font des tonnes. Quand on demande à un jeune de quartier d'interpréter un jeune de quartier, souvent, il surjoue.

NH : Comment vous avez travaillé avec vos acteurs?

HZ : Tous les jeunes sont des non-professionnels. Pour la plupart, ils viennent d'Aubervilliers. Tarek, je le connaissais depuis longtemps déjà, quand j'étais animateur socio-culturel. On a écrit pour eux, pour la plupart. Les répétitions ont permis de leur laisser un champs assez libre, les comédiens ont pu proposer des choses, qui ont été acceptées, ou pas.

CM : On savait qu'ils allaient s'approprier le texte. Les répétitions ont parfois permis d'improviser des séquences, même si notre scénario était très précis.

NH : Vous avez dédié votre film aux « Gentils enfants d'Aubervilliers » en hommage à la chanson de Jacques Prévert. Tout ou long du film on voit ce petit garçon noir qui bataille toute la journée pour réparer son vélo crevé et qui respire le bonheur quand enfin il arrive à foncer en pédalant comme un fou... C'est un moment plein d'humanité comme l'ensemble du film d'ailleurs...

CM : Les enfants, c'est forcément l'espoir, l'avenir. Ils sont encore plus ou moins protégés. Comme Adilse et Mimid, qui veulent contourner les contraintes de la vie, les retarder au maximum. Le quotidien est fait de petites choses simples, la famille, les amis, les voisins, la promiscuité parfois lourde... mais qui préserve de la solitude et de l'isolement. C'est ce qu'on a voulu montrer, cette vie au quotidien dans les quartiers.

Propos recueillis par Nathalie HUDON

CARINE MAY HAKIM ZOUHANI

Carine May a grandi à Aubervilliers. Après des études de journalisme, elle travaille à Radio France, présente les journaux d'actualité et fait des reportages. Attirée par la réalisation de documentaires et de fictions, elle décide de s'y coller. Commence alors un travail d'écriture, qui permet à ses premiers scénarii de voir le jour. Sa ville l'inspire, le quotidien de ses habitants la nourrit. *Rue des cités*, c'est pour elle le premier bébé d'une aventure collective.

- 2010 **MA LANGUE AU CHAT**
Documentaire, 20', auteur et réal
- 2012 **RUE DES CITES**
Long-métrage, co-auteur et co-réal
- 2012 **FAIS CROQUER**
Court-métrage, co-auteur
- 2013 **LA VIREE A PANAME**
Court-métrage, auteur et co-réal

Hakim Zouhani, est né le 25 juillet 1978 à Aubervilliers. Après avoir occupé différents postes techniques sur des tournages, Hakim décide de transmettre son savoir faire, et se lance dans l'éducation à l'image, à Aubervilliers. Il développe des ateliers vidéo avec des jeunes des différents quartiers de la ville. Il a même exporté ces ateliers à l'étranger : Algérie, Sénégal, Liban, Afrique du Sud... L'envie l'anime depuis longtemps de raconter des histoires. Il se jette à l'eau avec *Rue des cités*. Et décide en même temps de devenir producteur.

- 2012 **RUE DES CITES**
Long-métrage, co-auteur et co-réal
- 2012 **FAIS CROQUER**
Court-métrage, co-auteur
- 2013 **LA VIREE A PANAME**
Court-métrage, co-réal



LISTE ARTISTIQUE

Tarek AGGOUN..... *Adilse*
Mourad BOUDAUD.... *Mimid*
Presylia ALVES..... *Laura*
Adam CHAÏEB..... *Sofiane*
Moussa BARRY..... *Le petit à vélo*
Yacine MAMOUNI..... *Chicco*
Fadila BELKEBLA..... *La grande sœur*

Avec la participation de Didier DAENINCKX,
Hocine BEN, Fatsah BOUYAHMED
Thomas PITIOT

LISTE TECHNIQUE

Scénario et réalisation..... Carine MAY
Hakim ZOUHANI

Dir. de la photographie..... Benoit TORTI

Cadre..... Marianne TARDIEU

Son..... Philippe SCHILLINGER
Clément MALEO

Directeur de production..... Khir-Din GRID

Chef maquilleuse..... Laura WESTERMEYER

Montage..... Nadège KINTZINGER

Mixage..... Samuel BEAUCAMPS

Producteurs..... Rachid KHALDI
Hakim ZOUHANI

Co-producteurs..... Igor ALEXIS WOJTOWICZ
François-Martin SAINT LEON

Avec la participation du Centre National de la
Cinématographie et de l'Image Animée, et du
Conseil Régional d'Ile de France

Ce film est soutenu par l'Association du Cinéma
Indépendant pour sa Diffusion (ACID)

